

## ÉVOLUTION



LA BUVEUSE DE THÉ

## COURRIER FEMININ

Tout dernièrement, dit le Dr Caraduc, j'assistais dans un salon à une conversation qui tout d'abord m'a un peu égayé mais m'a ensuite fort-ement attristé parce qu'elle m'a montré sur le vif combien d'erreurs et de préjugés hantent le cerveau des jeunes mamans de notre époque.

Donc l'une disait à l'autre :

— Ma chère, savez-vous bien que mon bébé a marché à dix mois.

Et l'amie de répliquer ;

— Chez moi, mieux encore. Mon petit Maurice a marché à huit mois.

Il en vint une troisième qui, dans son clair bon sens, ajouta :

— Oh ! le mien n'est pas si avancé que cela, il a un an et il se borne à se rouler sur le tapis ou sur le sable... quand il est sec en cette triste saison d'humidité... .

Et les deux petites linottes d'interrompre :

— Vraiment, vous n'êtes pas inquiète de le voir aussi en retard ? Vous devriez consulter un médecin.

— Ma foi non, de ceci je n'ai nul souci, répondit la bonne petite maman sur un ton parfaitement calme. Je sais que chaque chose arrive en son temps et qu'il ne sert à rien de forcer la nature ni de mettre à mal les organes... Mon bébé, conduit par son instinct, marchera quand il sentira en ses jambes la force nécessaire... Voilà tout.

Les autres ne parurent pas convaincues, elles haussèrent même légèrement les épaules en offrande de mépris à la maman qui avait des idées si étroites, si saugrenues.

Et pourtant vous aviez raison, jolie petite mère, qui, en matière d'élevage, ne vous laissez pas diriger par ce vilain sentiment : l'amour-propre.

Oui, c'est bien cela. Le bébé doit être abandonné à son instinct. Ses jambes sont dépendantes de ses reins qui doivent soutenir le poids du corps. Peu à peu, quand le développement s'est fait, on voit l'enfant s'appuyer sur ses poignets pour tâcher de se soulever et de se mettre debout. Oh ! le résultat ne se produit pas de suite. Il y a bien des chutes malheureuses, des essais maladroits, mais peu à peu le bonhomme rectifie la position, équilibre ses mouvements et il arrive un moment où, sûr de lui-même, il se campe fier et droit dans une attitude de triomphe qui fait plaisir à voir... .

Par exemple il est permis de l'aider à faire ses expériences. Rien de plus déplorable que de le laisser au lit la plus grande partie de la journée. Ce n'est pas seulement détestable pour la respiration, c'est encore mauvais pour les jambes qui ne trouvent pas ainsi l'occasion de se développer.

Lorsque le bébé est par terre, l'un des meilleur moyens de l'exciter à l'effort c'est de semer autour de lui des jouets qui appellent son attention... On les place d'abord sur le tapis, deux ou trois jours après on les dépose sur un tabouret, enfin sur le rebord d'une chaise, et c'est alors, pour atteindre l'objet convoité, toute une succession d'efforts qui convergent intelligemment vers le but.

Point de bourrelets, de paniers roulants, de chariots, de lisières, disait déjà, au dernier siècle, Jean Jacques Rousseau qui, dans un autre passage de *l'Emile* s'exprime ainsi. "Y a-t-il rien de plus sot que la peine qu'on prend pour apprendre à marcher aux enfants ? Comme si l'on avait vu quelqu'un qui, par négligence de sa nourrice, ne sût pas marcher étant grand."

Les lisières ont le grand inconvénient de serrer plus ou moins la poitrine et de la fatiguer. Les chariots et les paniers roulants agissent dans le même sens, mais de plus ils exercent une poussée sur les aisselles délicates des bébés et contribuent par suite à élever les épaules.

Ah ! il y a aussi les bourrelets, qui n'ont pas seulement, à mon point de vue, le côté mauvais de surchauffer le cerveau des bébés, mais contribuent encore à les rendre maladroits.

En effet, l'enfant ayant son bourrelet compte sur lui pour amortir tous les chocs. Sitôt qu'on oublie de le lui mettre, il se cogne avec violence contre les obstacles. Non ! l'expérience est encore la meilleure maîtresse

de nos actes. L'enfant, par une série de chutes, apprend à se défier et à se garantir de tout ce qui se met en travers de sa route.

Avouez, mes chères lectrices, que c'est là un procédé d'éducation bien supérieur à celui qui consiste à mettre constamment des bâtons sur le chemin de l'enfant sous le prétexte de le préserver des accidents.

\* \* \*

Dans son *Tableau de Paris*, publié il y a quelque cent vingt ans, Mercier fait une remarque qui peut avoir de nos jours un retour d'actualité.

"Les hautes coiffures, les plumes, les panaches, etc. vont sur toutes les têtes de femmes. Et au spectacle, une rangée de femmes placées à l'orchestre, bouche la vue à tout un parterre ; la même chose a lieu aux amphithéâtres et dans les loges. C'est un vrai désespoir pour les spectateurs, on murmure tout haut, mais les femmes en rient et la politesse parisienne, se contentant de gronder, ne vas pas au-delà.

"Il n'y a eu qu'un seul homme, suisse de nation et fort impatient, qui, tirant une longue paire de ciseaux, a fait mine dans une loge de vouloir couper l'excédant qui l'empêchait de voir. Alors, pour s'y soustraire, la dame fut obligée de se mettre derrière et de laisser passer à sa place l'homme, qui y consentit très bien. Ce n'est donc plus le temps où le parterre criait : *Place aux dames!*... et où l'on ne pouvait être sûr d'avoir une place au spectacle tant qu'il pouvait y arriver une femme, fut-elle douairière ou borgne."

\* \* \*

Chacun sait qu'il fut longtemps de mode chez les dames de porter des mouches faites avec de petits ronds de soie noire collés sur le visage.

A la même époque les femmes russes portaient aussi des mouches par imitation de la mode occidentale, mais au lieu de petits ronds, elles se mettaient des mouches très larges taillées les unes en forme de maisons, les autres en forme de chevaux, d'arbres ou de carottes.

XXX.

## ELLE SUIVAIT LES JOURNAUX

*Toby.*—As-tu appris à ta femme qu'une cour des États-Unis avait décidé qu'un mari pouvait passer la nuit dehors, sans avoir de compte à rendre ?

*Frem.*—Oui.

*Toby.*—Et qu'a-t-elle répondu ?

*Frem.*—Que cette décision avait été renversée.

## TRUC FAMILIAL



*Le boucher.*—Es-tu certain que ta mère veuille le boeuf le moins tendre que j'ai ici ?

*La fille.*—Oui, car papa a de bien faibles dents, et si le steak n'est pas suffisamment coriace, il n'en restera pas gros pour nous autres.

## PRUDENCE

*Le client.*—Vous êtes pharmacien droguiste, n'est-ce pas ?

*Le pharmacien.*—Oui.

*Le client.*—Y a-t-il longtemps que vous exercez ?

*Le pharmacien.*—Vingt-cinq ans.

*Le client.*—Et vous connaissez bien votre métier ?

*Le pharmacien.*—A fond.

*Le client.*—Et vous avez votre diplôme ?

*Le pharmacien.*—Le voilà encadré.

*Le client.*—C'est bien, donnez-moi pour deux sous de boules de gomme.

## UN DISTRAIT

Entendu en tramway :

*Le conducteur.*—Ce n'est pas une poignée de main que je vous demande, c'est votre billet ou cinq cents.